

HOMÉLIE 32

«Vous êtes le corps du Christ, et en partie ses membres.»

1. Quelqu'un eût pu dire : Que nous importe l'exemple du corps ? il est soumis à la nature, tandis que nos bonnes œuvres dépendent de la volonté. Pour ramener cet exemple à nos actions, pour montrer que par notre libre choix nous devons entretenir l'union que la nature impose à nos membres, l'Apôtre dit : «Vous êtes le corps du Christ.» Or, s'il ne faut pas de division dans notre corps, bien moins doit-il en exister dans le corps du Christ, et d'autant moins que la grâce est plus puissante que la nature. «Et en partie ses membres.» Nous ne formons pas seulement le corps, nous en sommes aussi les membres. Il a développé déjà ce double point de vue, unissant les fidèles, leur enseignant qu'ils sont tous devenus un à l'image du corps, que cette unité se constitue par la pluralité, qu'elle subsiste dans le nombre, que le nombre s'y trouve renfermé tout en se maintenant à l'état de nombre. Que signifie le dernier mot du texte ? Pour votre part, dans la mesure de votre être, vous êtes une partie de cette construction. Le corps désignerait, ne pouvant être que tout entier, non l'Eglise particulière des Corinthiens, mais celle répandue dans tout l'univers; et la partie dont il parle ensuite, c'est cette Eglise particulière, partie de l'Eglise universelle, du grand corps que toutes constituent. Ce n'est donc pas entre vous seuls que vous aurez la paix, c'est de plus avec toute l'Eglise sans distinction de contrées, si toutefois vous êtes justes et les vrais membres du corps. «Dieu a posé dans son Eglise d'abord des apôtres, puis des prophètes, puis encore des docteurs, ceux qui ont la vertu d'opérer des miracles ou de guérir les maladies, de secourir leurs frères ou de les gouverner, ceux qui ont le don des langues.»

Une observation que j'ai faite antérieurement se trouve encore ici vérifiée : comme ce don des langues était pour eux un sujet d'orgueil, l'Apôtre le place toujours le dernier. Ce n'est pas sans raison qu'il parle de la première et de la seconde chose, qu'il met en avant ce qu'il y a de plus élevé, mais sans cacher ce qu'il y a de plus humble. Il est juste que les apôtres soient les premiers; ils possèdent en eux-mêmes tous les dons spirituels. Paul ne se borne pas à dire : Dieu a posé dans son Eglise des apôtres et des prophètes. Non, il leur assigne un rang, comme nous venons de le remarquer. «En second lieu les prophètes.» Plusieurs prophétisaient, en effet; ainsi les filles de Philippe, Agavus, ceux qui se trouvaient à Corinthe, et dont il dit : «Que deux ou trois prophètes parlent.» (1 Cor. 14,29) Il écrivait en outre à Timothée : «Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée par la prophétie.» (1 Tim 4,14) Il y avait plus de prophètes alors que dans l'ancienne alliance. Ce n'est pas à dix, vingt, cinquante ou cent que s'étendait le don; cette grâce coulait avec abondance, et dans chaque Eglise beaucoup prophétisaient. Le Christ a dit sans doute : «La loi et les prophètes jusqu'à Jean;» (Mt 11?13) mais il parle uniquement des prophètes qui annonçaient sa venue. «Les docteurs ensuite.» Celui qui prophétise est uniquement mû par l'Esprit saint; celui qui enseigne exprime plus d'une fois sa propre pensée. De là cette parole : «Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent dans la parole et l'enseignement.» (1 Tim 5,17) Quand on ne parle que par l'impulsion de l'Esprit, on n'a pas de fatigue; aussi le docteur vient-il après le prophète, le mélange du labeur humain après l'absolue pureté du don divin; car le docteur dit beaucoup de choses de son propre fond, mais toujours conformément aux divines Ecritures.

«Puis le don des miracles et celui des guérisons.» Le voilà, distinguant encore ces deux puissances, comme il l'avait déjà fait; et dans la réalité, la première est supérieure à la seconde. Celui qui possède le don des miracles, possède aussi celui de frapper et de guérir; tandis que le don des guérisons se renferme dans son objet. Remarquez encore l'ordre parfait de cette énumération, la prophétie passant avant les miracles et les guérisons. Lorsque l'Apôtre disait plus haut : «A l'un est donnée par l'Esprit la parole de la sagesse, à l'autre la parole de la science,» ce n'est pas un ordre qu'il prétendait observer, il prenait indifféremment une chose après l'autre; mais ici nous voyons la suite et la coordination. Pourquoi donc la prophétie passe-t-elle avant ? Parce qu'elle avait le même rang dans l'ancienne alliance. Lorsque Isaïe parlait aux Juifs et leur démontrait la puissance divine, il leur mettait sous les yeux une preuve de la bassesse des démons, et leur donnait comme une marque éclatante de la divinité le don d'annoncer l'avenir. Le Christ, après avoir opéré tant de miracles, le donnait également comme une preuve convaincante de sa divinité; il concluait souvent en ces termes :

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

«Je vous ai dit ces choses pour que, lorsqu'elles seront accomplies, vous croyiez en moi.» (Jn 13,19) Il est juste sans doute que la prophétie passe avant le don des guérisons; mais pour quelle raison avant la puissance de l'enseignement ? Parce qu'on ne peut pas comparer la prédication évangélique, le soin de répandre dans les âmes la semence de la piété, avec le pouvoir d'opérer des miracles; les miracles sont l'appui de la prédication.

2. Quand un homme enseigne par la parole et par l'exemple, il se montre le plus grand de tous; et Paul n'accorde le titre de docteurs qu'à ceux qui joignent l'enseignement des œuvres à celui de la parole. Voilà ce qui fit que les apôtres furent les apôtres. C'est une chose à laquelle quelques autres n'attachèrent pas au commencement assez de prix; ainsi ceux qui disaient : «Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et n'avons-nous pas opéré beaucoup de miracles ?» ils entendirent aussitôt cette réponse : «Je ne vous ai jamais connus; éloignez-vous de moi, artisans d'iniquité.» (Mt 7,22-23) Ce double genre d'enseignement qui se transmet par les œuvres et par la parole ne saurait être donné par un homme pervers. Le rang qu'on donne aux prophètes ne doit pas vous étonner; dans la pensée de l'Apôtre, les prophètes dont il parle doivent user de ce don pour le bien commun et n'ouvrir la bouche que dans ce but : on le voit clairement dans la suite du texte. «Le don de secourir et celui de gouverner.» Que signifie le premier ? La protection qu'on accorde aux faibles. Est-ce bien un don spirituel, dites-moi ? –Assurément, c'est un don de Dieu de protéger nos frères et de veiller aux intérêts spirituels. Il est, du reste, beaucoup d'autres bonnes œuvres pratiquées par nous que l'Apôtre appelle dons, ne voulant pas que nous nous laissions abattre, nous montrant aussi que nous avons en tout besoin du secours divin, nous formant à la reconnaissance, nous inspirant une sainte vigueur, tandis qu'il éveille les âmes auxquelles il s'adresse.

«Le don des langues.» Observez de nouveau la place qu'il assigne à ce nom, l'attention qu'il met à le renvoyer constamment au dernier rang. Puis, comme de cette énumération résulte une grande différence, et que cela peut aigrir la maladie de ceux qui sont moins partagés, il les aborde maintenant avec une extrême véhémence, tout en leur prouvent par des arguments nombreux que leur infériorité n'est pas très considérable. Il est à supposer qu'à ce propos ils devaient dire : Et pourquoi n'avons-nous pas tous été faits apôtres ? Sa parole avait d'abord été de nature à les consoler, il leur avait abondamment démontré que cette disposition était nécessaire; la comparaison tirée du corps allait elle-même à ce but : «Le corps n'est pas un seul membre,» disait-il; puis encore : «Si tout était un seul membre, où serait le corps;» Il leur avait signifié l'utilité de ces grâces diverses : «A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien.» Il avait ajouté que le même Esprit parle à tous, que le don spirituel est gratuit, et n'est pas le paiement d'une dette : «Il y a des grâces diverses, mais un seul et même Esprit;» que l'Esprit se manifeste en toute chose et de la même manière : «A chacun est donnée la manifestation par l'Esprit» que tout est disposé et façonné selon le bon plaisir de l'Esprit et de Dieu : «Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut ... Dieu a disposé les membres dans notre corps, et chacun de ces membres comme il l'a voulu;» que les moindres ne sont pas moins indispensables : «Ceux qui paraissent les plus faibles sont nécessaires;» que cette égale nécessité résulte de ce qu'ils rentrent également tous dans le plan du Créateur : «Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs;» que les plus grands ont besoin des plus petits : «La tête ne peut pas dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous;» qu'ils ont tous une égale et commune sollicitude : «Tous les membres sont en sollicitude les uns pour les autres dans le même but;» qu'ils partagent tous la même gloire et la même souffrance : «Qu'un membre souffre, et tous souffrent avec lui; qu'un membre soit glorifié, et tous se réjouissent avec lui.» Autant de motifs de consolation que l'Apôtre leur avait auparavant fournis; il leur fait désormais entendre une parole forte et sévère. Je l'ai dit, il ne faut ni toujours consoler ni toujours réprimander. Ainsi donc, du langage de la compassion, il passe à celui de la sévérité : «Est-ce que tous sont apôtres ? est-ce que tous sont prophètes ? est-ce que tous ont la grâce des guérisons ?» Il ne s'arrête pas à la première ni même à la seconde grâce, il va jusqu'à la dernière. Ou bien il veut dire ainsi : Tous ne peuvent pas être tout, selon ce qu'il a dit lui-même : «Si tout n'était qu'un seul membre, où serait le corps ?» Ou bien il se dispose encore à leur faire entendre une parole de consolation. Et laquelle ? Celle qui consiste à déclarer que les intérêts des petits sont défendus comme ceux des grands, puisque tout n'a pas été donné sans distinction à tous. Pourquoi vous livrer à la tristesse, dit-il, de ce que vous n'avez pas la grâce des guérisons ? Songez donc que le mieux partagé n'a pas souvent ce que vous avez, bien que ce soit moindre : De là ce qui suit : «Est-ce que nous avons tous le don des langues, tous le don d'interprétation ?» Si Dieu n'a pas donné à tous toutes les grâces éminentes, s'il a voulu les répartir, il a procédé de même pour les grâces inférieures, il ne les a pas davantage

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

données toutes à tous. En agissant de la sorte, il s'est proposé d'établir une profonde harmonie, une charité parfaite : chacun ayant besoin de son prochain, maintiendrait ainsi l'union fraternelle. Cette disposition de la Providence se fait remarquer dans les arts, dans les forces de la nature, dans les membres de notre corps, absolument en toute chose.

3. Voici maintenant la consolation par excellence, celle qui peut relever toute âme abattue, faire taire toute plainte. Quelle est cette consolation ? «Aspirez avec ardeur à des grâces meilleures. Je vais vous montrer la voie la plus éminente.» En parlant ainsi, il leur insinue sans les blesser que c'est leur faute s'ils n'ont reçu que des dons inférieurs, et qu'ils peuvent en acquérir de plus hauts, s'ils le veulent. En leur disant : «Aspirez,» il exige d'eux le zèle, un vif désir des biens spirituels. «Des grâces meilleures,» et non précisément plus élevées; car il s'agit du bien, et de leur bien. Cela revient à dire : Persistez dans ce désir des dons célestes, et je vous montrerai le moyen de les obtenir. C'est une voie qu'il va leur tracer, et cette expression rehausse déjà ce qu'il va leur dire. Ce n'est pas un don, ni deux ou trois, que je vous propose, je vous ouvre la voie qui conduit à tous; et non pas simplement la voie, mais la voie la plus éminente, quoique tous puissent y marcher. Il n'en est pas comme des dons spirituels, qui sont divisés entre les fidèles et ne s'accordent pas tous à chacun; c'est un don universel. Aussi, dans l'appel qu'il fait, l'Apôtre n'exclut-il personne, il dit : «Aspirez à des grâces meilleures, et je vais vous montrer la voie par excellence,» voulant parler de l'amour envers le prochain. Puis, au moment d'aborder cette vertu et d'en faire l'éloge, il commence par écarter toutes les œuvres par comparaison avec celle-là, montrant avec beaucoup de sagesse qu'elles ne sont rien quand on ne la possède pas. S'il en eût parlé sur l'heure aussitôt après avoir dit : «Je vous ouvre une voie;» s'il eût ajouté : Et cette voie n'est autre que la charité; s'il n'avait pas procédé par comparaison, plusieurs auraient tourné son discours en ridicule, ne comprenant pas la portée de la chose, et frappés d'une sorte de stupeur. Il ne la dévoile donc pas tout de suite; il veut d'abord stimuler l'esprit des auditeurs par la promesse qu'il leur fait, et leur dire : «Je vous montrerai la voie par excellence,» les engageant de la sorte à la désirer.

Il n'y vient pas même encore; mais, excitant de plus en plus leur désir, il les entretient des autres choses que nous avons vues; il leur fait comprendre qu'elles ne sont rien sans la charité, il les met eux-mêmes par là dans la nécessité la plus rigoureuse de s'aimer réciproquement, parce que l'oubli de cette vertu seule est la source de tous les maux. C'était déjà leur en démontrer la grandeur d'une manière bien évidente. En effet, les dons spirituels, au lieu de les unir, n'avaient servi qu'à briser leur union; tandis que la charité par elle-même, devait rétablir les liens ainsi rompus et former un corps unique. Il ne le dit pas immédiatement, je le répète; il met en avant ce qui répond le plus à leurs vœux, à savoir que c'est encore ici une grâce spirituelle, et la voie par excellence pour arriver à la possession de toutes les grâces. N'aimeriez-vous donc pas votre frère par devoir, que vous embrasseriez encore la charité pour obtenir une haute puissance et de plus grands dons. Remarquez par où l'Apôtre commence; c'est par ce qui frappait davantage les esprits, par le don des langues; et ce don, il le leur présente, non tel qu'il existait chez eux, mais de beaucoup supérieur. Au lieu de dire : Si je parle les langues, il dit : «Lors même que je parlerais les langues des hommes.» Quelle signification ajoute ce dernier mot ? Il embrasse les langues de toutes les nations de la terre. Paul ne s'arrête pas à cette sorte d'exagération, il la fait immédiatement suivre d'une autre bien plus hardie; il continue : «... et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnante ou une cymbale retentissante.»

Après avoir tant exalté le don spirituel, comme il le déprime et le rabaisse, il ne dit pas simplement : Je ne suis rien. Quoi donc ? «Je ne suis qu'un airain sonnante,» quelque chose d'insensible et d'inanimé. Et de quelle façon un airain sonnante ? En faisant retentir ma voix, mais, vainement, sans produire aucun bien. Ce n'est pas même assez que je sois inutile : je cause de l'ennui, j'importune et je fatigue le monde. Vous le voyez, celui qui n'a pas la charité ressemble aux êtres privés d'âme et de sentiment. S'il attribue aux anges une langue, ce n'est pas certes qu'il leur donne un corps; mais voici plutôt ce qu'il veut dire : Parlerais-je comme les anges peuvent parler entre eux, je ne suis rien sans la charité, si ce n'est un objet de répulsion et de lassitude. Quand il dit dans un autre endroit : «Que tout genou fléchisse devant lui dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.» (Phil 2,10) il ne prétend pas davantage donner aux anges des membres et des os, non sans doute; il exprime seulement l'adoration la plus profonde par le mouvement qui la traduit chez nous. De même ici, ce n'est pas de l'organe corporel qu'il parle, il représente de son mieux les entretiens des esprits célestes par la manière dont nous mêmes nous rendons nos pensées. Pour que son discours soit plus acceptable, Paul ne se borne pas à citer le don des langues, il parcourt aussi les autres dons,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

et les renverse l'un après l'autre s'ils ne sont pas soutenus par la charité; alors seulement il la peint elle-même. C'est pour la gradation du discours qu'il passe des petites choses aux grandes. Quand il graduait les choses selon leur prix, il avait mis au dernier rang le don des langues; et maintenant il le met au premier, afin de s'élever ensuite par degrés, comme je viens de le dire. Après avoir parlé du don des langues, il en vient aussitôt à la prophétie, il ajoute : «Aurais-je le don de prophétie.» Encore ici l'expression devient hyperbolique. De même qu'à propos des langues, ne se bornant pas à ce mot, il a spécifié les langues des hommes et même celles des anges, pour déclarer ensuite avec plus d'énergie que ce don n'était rien sans la charité; de même il ne se borne pas maintenant à nommer la prophétie, il entend la prophétie à sa plus haute puissance; car, à peine a-t-il dit : «Aurais-je le don de prophétie,» qu'il complète ainsi sa pensée : «Aurais-je la connaissance de tous les mystères et toute science.» Vous le voyez, c'est le don aussi grand qu'il puisse être.

4. Après cela, il passe aux autres dons; mais, de peur de fatiguer les auditeurs par une telle énumération il prend la mère et la source de tous les autres, et toujours avec une expression hyperbolique, en disant : « Aurais-je la foi dans toute sa plénitude.» Ce n'est pas même assez; il y joint ce que le Christ lui-même a donné comme le signe le plus éclatant de la foi : «De telle sorte que je transporterai les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.» Notez comme il relègue encore bien loin la dignité des langues. L'avantage qui résulte de la prophétie est immense, puisqu'il consiste à posséder la connaissance de tous les mystères et la gnose dans toute son étendue; la puissance de la foi n'est pas moins grande, puisqu'elle va jusqu'à transporter les montagnes; mais, au sujet des langues, Paul se contente de nommer le don, et passe sans rien ajouter. Remarquez encore, je vous prie, comme en peu de mots il a résumé tous les dons, par cela seul qu'il a mentionné la prophétie et la foi; car tous les prodiges consistent dans les paroles ou dans les œuvres. Comment se fait-il que le Christ ait dit qu'une foi même faible suffisait pour transporter les montagnes, et sa parole a bien cette signification : «Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Ote-toi delà, et elle changera de place;» (Mt 17,19) tandis que Paul prétend qu'il y faut une foi complète ? Comment résoudre cette difficulté ? C'est parce qu'on juge une grande chose de transporter une montagne, que l'Apôtre fait une pareille supposition; il n'affirme pas que la foi totale soit seule capable d'accomplir ce prodige, il a simplement recours à ce moyen pour donner plus de poids à ce qu'il avance, les esprits grossiers étant surtout frappés de la grandeur du prodige par la masse à déplacer.

Voici le sens de sa parole : Aurais-je la foi dans toute son étendue, au point de pouvoir transporter les montagnes, je ne suis rien. «Donnerais-je tous mes biens pour nourrir les pauvres, livrerais-je mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me servira de rien.» Quelle force de langage ! il y a là comme une complication à remarquer. L'Apôtre ne dit pas : Si je donne aux pauvres la moitié de ce que je possède, ou les deux tiers ou même les trois quarts; il dit : «Tous mes biens.» Il ne dit pas non plus : Si je donne; il dit : «Si je distribue pour la nourriture des pauvres.» Au dépouillement, il ajoute un ministère qu'on accomplira soi-même, un dévouement personnel. «Si je livre mon corps pour être brûlé.» Il ne dit pas : Si je meurs. Encore ici l'hyperbole : subir la plus terrible de toutes les morts, être brûlé vivant, au sens de l'Apôtre, c'est peu sans la charité. Vous avez entendu son expression : «Cela ne me servira de rien.» Mais je ne pourrai vous montrer l'hyperbole entière, si je ne vous rappelle pas le témoignage du Christ concernant l'aumône et la mort. Quels sont ces témoignages ? Il disait au riche : «Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, pour le donner aux pauvres, et puis venez, suivez-moi.» (Mt 19,21) Parlant de la charité à l'égard du prochain, il s'exprimait ainsi : «On ne saurait avoir une charité plus grande qu'en donnant sa vie pour ses amis.» (Jn 15,13)

Il est donc évident que c'est ici la chose la plus sublime, à l'égard même de Dieu. Mais, quand même, nous dit Paul, nous donnerions la vie pour Dieu, plus que cela, en devenant la proie des flammes, car rien de plus formel : «Si je livre mon corps pour être brûlé,» ce ne nous serait pas d'un grand avantage sans l'amour du prochain. Il n'est pas dès lors étonnant d'entendre dire que les dons spirituels ne sont guère utiles sans la charité, puisqu'ils occupent même dans la vie un rang secondaire. Beaucoup en qui ces dons avaient éclaté, ont encouru la réprobation et le supplice. Tels furent ceux qui, au nom de Jésus, avaient prophétisé, chassé plusieurs fois les démons, opéré grand nombre de miracles; tel fut le traître Judas. Les autres fidèles n'ont pas eu besoin d'autre chose que d'une vie pure. Que les dons ne puissent pas non plus se passer de la charité, comme je l'ai dit, cela ne doit pas nous surprendre; mais qu'une vie parfaitement sage n'ait aucune valeur sans cette vertu, voilà ce qui fait ressortir l'hyperbole et ce qui présente une grande difficulté, vu surtout que le Christ paraît accorder tant

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

d'importance à ces deux choses, se dépouiller de ses biens, s'exposer au martyre. Il disait au riche, vous l'avez entendu : «Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez pour le donner aux pauvres, et puis venez, suivez-moi.» Il disait encore aux disciples, touchant à la question du martyre : «Celui qui sacrifie son âme à cause de moi, la retrouvera ... Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai, moi aussi, devant mon Père, qui est dans les cieux.» (Mt 16,25; 10,32) Une pareille œuvre ne s'accomplit pas sans un rude labeur, un labeur qui dépasse presque les forces de la nature. Ils le savent ceux qui ont mérité ces splendides couronnes. Aucune parole n'en saurait exprimer la grandeur; c'est l'acte d'une âme forte et généreuse, une chose digne de toute notre admiration.

5. Et cependant Paul déclare que cette chose si admirable ne nous est pas d'un si grand avantage sans la charité, y joindrions-nous même le sacrifice de tous nos biens. Pourquoi parle-t-il ainsi ? J'essaierai de vous le dire, mais non avant d'avoir cherché comment un homme qui donne tout pour nourrir les pauvres n'a pas la charité. Celui qui consentirait à être brûlé et qui possède les dons spirituels, peut à la rigueur n'avoir pas la charité fraternelle; mais celui qui donne ses biens, et les donne pour nourrir les pauvres, comment n'aimerait-il pas ? Que répondre ? Que l'Apôtre suppose comme réelle une chose qui n'est pas, ce qu'il fait constamment quand il veut émettre une hyperbole. C'est ainsi qu'en écrivant aux Galates il disait : «Si nous-même, si un ange descendu du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème.» (Gal 1,8) Cela certes ne devait pas avoir lieu ni de sa part ni de la part d'un ange; son but était uniquement de montrer par une telle supposition l'excellence de la doctrine. C'est encore dans le même sens qu'il écrit aux Romains : «Ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ne pourront nous séparer de notre charité pour Dieu.» (Rom 8,39) Les esprits célestes ne le voulaient pas non plus; c'est encore la supposition d'une chose qui n'existe pas. Toujours dans le même but, Paul ajoute : «Ni aucune autre créature.» Il ne peut pas en exister d'autre, puisqu'il a tout compris dans son énumération, le monde supérieur et le monde inférieur; encore une fois, c'est une simple hypothèse, qui sert à mieux manifester son amour. Voilà comment on peut interpréter le texte qui nous occupe : «Quelqu'un donnerait-il tout aux pauvres, s'il n'a pas la charité, cela ne lui servira de rien.»

Au lieu de cette interprétation, on pourrait adopter celle-ci : L'Apôtre veut qu'en donnant du secours à notre frère, nous lui soyons unis de cœur, que le don soit accompagné d'un sentiment de compassion, de généreuse pitié, de sympathie véritable, qu'il ne soit pas froid et sans émotion. L'union des cœurs est le but que Dieu s'est proposé en nous faisant un devoir de l'aumône. Il pouvait sans nul doute secourir les indigents par d'autres moyens; mais il nous a confié ce soin pour nous unir par les liens de la charité, pour nous enflammer d'un amour réciproque. Voilà pourquoi Dieu nous dit ailleurs : «Une bonne parole vaut mieux qu'un don; la parole l'emporte en bonté sur un don quelconque.» (Ec 18,16-17) Il dit encore lui-même : «Je veux la miséricorde et non le sacrifice.» (Mt 9,13) Comme il est dans notre nature d'aimer ceux à qui nous faisons du bien, non moins que de payer les bienfaits par notre affection, le Seigneur nous impose cette loi comme un lien d'amour. Mais on demande comment il se fait que, le Christ ayant déclaré ces deux choses du domaine de la perfection, il soit dit ici qu'elles sont imparfaites sans la charité. Il n'y a pas là de contradiction, non certes, mais plutôt un incontestable accord. Le Sauveur ne dit pas seulement au riche : «Vendez tout ce que vous avez, pour le donner aux pauvres;» il ajoute : «Et venez, marchez à ma suite.» Marcher à la suite du Christ, n'est pas autant la marque du disciple que l'amour fraternel : «Tous reconnaîtront en ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.» (Jn 13,35) Quand il dit : «Celui qui pour moi donnera son âme, la retrouvera;» ou bien encore : «Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux,» (Mt 10,39 et 32) il ne prétend pas dire que ces devoirs n'aient pour mobile la charité, il fait simplement connaître la récompense que par là nous méritons.

Que la charité soit même requise dans le martyre, il le déclare avec beaucoup de force dans une autre endroit : «Vous boirez assurément mon calice, et vous recevrez le baptême dont je suis moi-même baptisé.» (Ibid., 20,23) Cela signifie : Vous souffrirez le martyre, vous serez mis à mort à cause de moi; «mais il ne m'appartient pas de vous faire asseoir à ma droite ou à ma gauche, c'est le droit de ceux à qui cet honneur est préparé.» Ce n'est pas que dans le ciel on doive être assis à droite ou à gauche; il faut entendre par cette expression le trône et la gloire céleste. Leur montrant ensuite pour qui cette récompense est préparée, il leur adresse à tous cette parole : «Celui qui voudra parmi vous être le premier, doit se faire le serviteur de vous tous.» (Ibid., 26) C'est leur imposer l'humilité et la charité. Or, la charité, il

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

la veut parfaite. Aussi ne s'arrête-t-il pas là, et poursuit-il en ces termes : «Tout comme le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner son âme pour la rédemption du grand nombre,» (Ibid., 28) nous enseignant ainsi qu'il faut aimer au point d'accepter la mort pour ceux qu'on aime; car c'est là le plus grand amour qu'on puisse avoir pour lui. Aussi disait-il à Pierre : «Si tu m'aimes, pais mes brebis.» (Jn 13,19) Pour que vous sachiez à quel point cette œuvre est excellente, peignons la charité par le discours, puisque nous ne la voyons briller nulle part dans les choses; comprenons quels biens en résulteraient, si partout elle existait avec abondance. On n'aurait alors besoin ni de lois, ni de tribunaux, ni de châtements, ni de corrections, ni de rien de semblable. En effet, s'il régnait entre tous un amour réciproque, aucun ne ferait tort à son prochain; plus de meurtres, de combats, de querelles et de séditions; les rapines et l'avarice auraient disparu; le mal ne serait pas même connu de nous. Les prodiges n'amèneront jamais ce résultat; au contraire, sans une vigilance assidue, l'ostentation et l'arrogance y trouveront un aliment.

6. Et, privilège unique de la charité, elle n'entraîne pas après elle, comme les autres, bien des conséquences fâcheuses. La pauvreté est bien souvent unie à l'orgueil; l'éloquence ne résiste pas toujours au désir de la gloire; et l'humilité suscite quelquefois dans le cœur de celui qui la pratique une satisfaction qui n'est pas toujours exempte de suffisance. Il n'en est pas de même de la charité; car peut-on jamais s'élever contre ce qu'on aime ? Mettez-moi en présence d'un amour, non pas exclusif, mais universel, ou plutôt, prenons d'abord, si vous le voulez, deux hommes qui s'aiment l'un l'autre, mais comme il faut s'aimer, et je vous dirai la force de la charité. L'homme qui aime saintement sera au ciel sur la terre, tranquille dans son bonheur et le front ceint de mille couronnes. Ni l'envie, ni la colère, ni la malveillance, ni l'orgueil, ni la vaine gloire, ni les désirs mauvais ne troublent son âme; il est pur de tout amour mauvais et de toute funeste atteinte. De même que nul ne voudrait se nuire, il ne nuit pas aux autres. Partout où il porte ses pas, l'archange Gabriel marche avec lui. Oh ! félicité de l'âme charitable, et que nul, si ce n'est vous, ne peut atteindre. En effet, quand même on ferait des miracles, quand même on ressusciterait des morts, n'ayant que la science sans la charité, on n'arrive à rien de grand, dans l'isolement où l'on se trouve et dont on ne veut pas sortir. Voilà pourquoi le Christ fait de la charité envers les hommes le signe de la charité parfaite envers soi-même. «Si vous m'aimez plus que ceux-ci, paissez mes brebis,» dit-il un jour à Pierre.

Voyez-vous comment il place la charité au-dessus du martyre ? Supposez, en effet, un père dévoué prêt à mourir pour son fils, et à côté un homme qui, tout en aimant beaucoup ce père, ne serait nullement l'ami du fils, est-ce que ce père ne se sentirait pas irrité ? croyez-vous qu'il tint aucun compte des sentiments bienveillants qu'on lui témoignerait, vu le mépris qu'on a pour son enfant ? Cette solidarité d'un père et de son fils, oh ! qu'elle est plus étroite entre Dieu et les hommes ! Quel père aime comme Dieu ? Aussi, après avoir dit : «Le premier et le plus grand des commandements est celui-ci : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu,*» il continue : «Mais le second, – et il ne se tait pas, il s'explique ouvertement, – mais le second est semblable au premier : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.*» (Mt 22,38-39) Il ne fait pas de différence entre l'un et l'autre amour. De Dieu il dit : «De tout votre cœur;» du prochain : «Comme vous-même;» c'est tout un. Si cette règle était parfaitement suivie, plus d'esclave ni d'homme libre, plus de prince ni de sujet, plus de riche ni de pauvre, plus de grand ni de petit; le démon perdrait tout empire, et, quand même il viendrait avec des légions innombrables, la charité plus forte le réduirait à l'impuissance. La paille éteindrait plutôt le feu que les démons la flamme de la charité. La charité est plus solide qu'une muraille, plus dure que le diamant, plus infrangible que les métaux les plus fermes. Ni la richesse ni la pauvreté n'en triomphent; que dis-je ? Avec la charité, il n'y aurait plus ni pauvreté ni richesse, mais seulement le bien commun à l'une et à l'autre. La richesse nous fournirait le nécessaire, la pauvreté nous délivrerait de toute sollicitude pressante, et nous échapperions à la fois aux inquiétudes de la fortune et aux craintes de la pauvreté.

Et que n'ai-je pas à dire des avantages de la charité ? Qu'elle est belle en elle-même cette vertu ! Quelle joie, quelle paix elle répand dans les âmes ! Et ce n'est certes pas son moindre mérite. Les autres vertus sont toujours suivies dans leur exercice de quelque peine : le jeûne, la tempérance, les longues veilles provoquent l'envie, la concupiscence, l'orgueil; mais la charité joint aux autres avantages le vrai plaisir et nulle fatigue. Comme une bonne abeille, elle va cueillir le nectar de toutes les fleurs et le verse dans nos âmes, si bien qu'elle peut faire trouver la servitude plus douce que la liberté. Quelque charme qui s'attache au commandement, il est plus doux à celui qui aime d'obéir que de commander. La charité change la nature des choses, et vient à nous avec tous les biens, plus tendre qu'une mère, plus riche qu'une reine. Elle rend léger et facile ce qui est pénible; elle nous découvre la douceur de la

vertu et les amertumes du vice. Voyez plutôt : il est pénible, ce semble, de donner, et la charité nous le rend doux; on aime au contraire à recevoir, mais, sous l'influence de cette vertu sublime, on y trouve moins de joie, on l'évite même. Il y a, je ne sais quel plaisir pour le cœur à dire du mal des autres, que cela néanmoins paraît amer à celui que la charité possède ! Quoi de plus doux, au fond, que de louer celui qu'on aime ? Il n'est pas jusqu'à la colère dans laquelle nous ne trouvions quelque charme; mais l'âme charitable échappe à ces impressions funestes. Encore qu'on ait quelquefois à se plaindre de celui qu'on aime, la charité étouffe la colère : on ne s'irrite pas; pleurer, exhorter, supplier, voilà tout ce qu'on sait faire contre lui. Si celui que nous aimons tombe dans le péché, nous gémissons et nous pleurons; mais cette tristesse elle-même engendre un grand plaisir. Les larmes de la charité, en effet, sont plus douces que le rire et que la joie. Il y a loin de la paix qu'éprouvent ceux qui rient à la paix de ceux qui versent des larmes pour leurs amis. Vous ne le croyez pas ? Essayez donc d'étancher leurs larmes et vous leur ferez une peine mortelle. Vous direz-vous peut-être : L'amour ne procure-t-il pas des plaisirs défendus ? – Non, certes; apprenez, ô homme, à mieux parler. Rien n'est pur, rien n'est plus éloigné des plaisirs coupables que la vraie charité.

7. Il ne saurait être question, évidemment, de cette affection vulgaire et commune, qui est plutôt un mal et un fléau, mais seulement de celle dont Paul dit qu'elle cherche toujours ce qui est utile à l'objet aimé. Celle-là met au cœur de ceux qu'elle anime un amour plus vif que l'amour paternel. L'avare garde avec soin ses trésors; il préfère les angoisses de la pauvreté à la diminution de sa fortune. De même, l'homme possédé par une charité véritable choisira de souffrir plutôt que de voir souffrir celui qu'il aime. – Mais alors, direz-vous, comment expliquer la conduite de l'Egyptienne envers Joseph ? Elle l'aimait certes beaucoup; pourquoi donc cherche-t-elle à l'humilier ? – Ah ! c'est qu'elle avait pour lui un amour diabolique. Joseph, au contraire, aimait de cet amour dont parle l'Apôtre. Aussi, quelle différence entre la conduite de l'un et de l'autre ! Comme ils tiennent un langage opposé ! Déshonore-moi, souille mon nom d'épouse, porte cette atteinte aux droits de mon mari, trouble toute une maison, sois enfin infidèle à ton Dieu, semble dire l'Egyptienne, comme si elle n'aimait pas Joseph et ne s'aimait pas elle-même. Et Joseph, dont l'amour était sincère, repousse de pareilles avances. Son langage témoigne bien du soin qu'il avait de celle qui l'aimait si mal. Non seulement il la repousse, mais encore il lui parle de manière à calmer sa passion : «Voilà, dit-il, que mon maître, par égard pour moi, ignore ce qui se passe dans sa maison.» (Gen 39,8) Il évoque le souvenir du mari de cette femme afin de la couvrir de confusion. Il ne dit pas : Votre époux, mais bien : «Mon maître,» pour la contenir par la pensée du sentiment étrange auquel elle cédait en aimant, elle puissante et maîtresse, un obscur serviteur. Si votre époux est mon maître, vous avez l'autorité sur moi. Rougissez donc de rechercher ainsi votre esclave; souvenez-vous de qui vous êtes la femme, et à qui vous voulez appartenir; songez envers qui vous seriez ingrate et coupable, et n'oubliez pas combien de reconnaissance j'ai moi-même voué à votre époux. Puis il célèbre tous les bienfaits qu'il a reçus de Putiphar. Comme cette femme impudique et barbare était incapable d'une pensée élevée, il la prend par le côté le plus accessible : «A cause de moi, dit-il, mon maître ignore tout,» c'est-à-dire : il me comble de bienfaits, et je ne peux pas le léser dans ses biens les plus importants. Mon maître m'a établi le second dans sa maison, «il n'y a rien qui ne soit en ma puissance, si ce n'est vous.» Il la loue, afin de la faire rougir davantage par la pensée du rang qu'elle occupe. De plus, il lui donne expressément le titre le plus propre à la contenir : «Vous êtes son épouse, lui dit-il; comment donc puis-je faire ce mal ?» Que dites-vous donc ? Le mari ne sait rien, il ignore l'affront qu'on lui prépare ? Oui, mais Dieu est témoin. Cette leçon ne toucha pas le cœur de l'Egyptienne, qui finit par perdre celui qu'elle ne pouvait corrompre. Car elle n'aimait pas Joseph; ce qu'elle voulait, c'était assouvir contre lui sa colère, comme on le vit clairement par tout ce qu'elle fit. Donc elle réunit un conseil, allègue une hideuse accusation, rend un faux témoignage, livre cruellement l'innocent, et le fait jeter dans les fers; je ne dis pas assez, elle le tue, autant au moins qu'elle peut le faire, en fournissant aux juges des armes contre lui.

Quoi donc ? Joseph lui ressemble-t-il ? Oh ! non. Il se laisse accuser sans accuser à son tour. Mais on ne l'aurait pas écouté, dites-vous. Voyez plutôt comme il était aimé, non seulement par les commencements, mais par l'issue de sa fortune. Est-ce que, si Putiphar n'eût point tenu vivement à lui, Joseph n'aurait pas payé son silence par la mort ? L'offensé était Egyptien et prince; il se croyait blessé dans l'honneur de son épouse; et le coupable, c'était un esclave comblé de ses bienfaits. Cependant, grâce à l'amour dont Dieu l'anime, il triomphe de ses ressentiments. Il est vrai qu'à bien peser toute chose, il y avait contre les allégations de l'Egyptienne d'étranges présomptions. Qu'étaient ces vêtements retenus par elle ? Eh quoi ! on lui a fait violence, et sa robe n'est pas déchirée, son visage n'est pas

meurtri ! Bien plus, elle a gardé le manteau de son corrupteur ! «Il a entendu que je criais, dit-elle, et laissant son manteau, il s'est enfui.» (Gen 39,15) Pourquoi donc l'avez-vous dépouillé ? Qu'aviez vous à souhaiter, vous à qui on faisait violence, si n'est d'être délivrée de celui qui voulait vous séduire ? Voilà bien une preuve de la bienveillance et de l'amour de Joseph. Mais en voulez-vous d'autres ? Quand plus tard les circonstances l'amènent à expliquer sa longue captivité, il ne parle pas de la catastrophe qui l'a provoquée; entendez plutôt : «Je suis innocent, dit-il, et j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux.» (Gen 40,15) L'adultère, il n'en fait pas mention, pas plus que de sa propre vertu. Qui donc aurait tenu cette conduite ? Même sans fausse gloire, et uniquement pour expliquer d'une manière qui sauvegardât son innocence, son emprisonnement, il aurait pu, ce semble, tout dire. Si les hommes coupables ne savent pas taire de pareilles choses, même quand le déshonneur est au bout, combien plus est digne d'admiration un homme pur, qui cache l'amour coupable dont il a été victime, garde secret le crime qui l'a perdu, et plus tard, monté sur le trône et devenu roi de l'Egypte entière, ne se souvient plus de l'injure reçue ni celle par qui elle lui est arrivée.

8. Voyez-vous toute la sollicitude de Joseph pour une femme qui ne l'aimait pas, et dont les transports étaient excités par la folie ? Non, cette femme n'aimait pas Joseph; ce qu'elle voulait, c'était satisfaire sa passion à quelque prix que ce fût, et, comme l'indiquent suffisamment, ses paroles, même par la fureur et le meurtre. Que dit-elle, en effet ? «Vous avez amené l'esclave hébreu pour me faire outrage.» (Gen 39,17) Elle reproche à son époux un bienfait, et lui montre l'habit qu'elle avait retenu, plus cruelle qu'une bête féroce. Oh ! qu'il en est autrement de Joseph ! Et qu'ai-je besoin de parler de sa douceur en cette circonstance, quand il se montra si bienveillant envers ses frères, devenus presque ses meurtriers, qu'il ne pensa et ne dit jamais rien de pénible sur leur compte ? Paul appelle donc justement la charité la mère des vertus et lui donne la prééminence sur les autres dons et faveurs célestes. Des habits et des chaussures d'or ne sont pas les attributs de la royauté; nous avons besoin pour connaître le roi d'autres signes révélateurs. Mais plus de doute possible devant la pourpre et le diadème; nous les voyons, et il suffit, nous connaissons le roi. Ainsi en est-il dans ce cas. Le diadème de la charité suffit pour distinguer le vrai chrétien à nos yeux, et même aux yeux des infidèles. «On reconnaîtra, a dit le Maître, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.» (Jn 13,35) Quel signe plus grand que celui à l'aide duquel on connaît les disciples ? Les plus grands thaumaturges, sans la charité, n'exciteraient que le mépris des infidèles; la charité obtient seule plus d'hommages, elle concilie le respect de tous à ceux qu'elle possède, fussent-ils les plus obscurs des hommes.

Pourquoi cette admiration dont nous entourons la mémoire de Paul ? A cause des morts qu'il ressuscita ou des lépreux qu'il guérit ? Nullement, mais parce qu'il a dit : «Qui est faible sans que je sois faible ? Qui est scandalisé sans que je brûle ?» (II Cor 11,29) Voilà qui est plus beau que des milliers de prodiges ! Paul ne le reconnaît-il pas lui-même ? Ne dit-il pas qu'il sera récompensé moins pour ses miracles que pour ses condescendances ? «Quelle est donc, s'écrie-t-il, ma récompense ? De prêcher gratuitement l'Évangile.» (1 Cor 9,18) Et, quand il se met à la tête des apôtres, il ne dit pas : J'ai fait plus de miracles qu'eux, mais : «J'ai travaillé plus que les autres.» (Ibid., 15,10) Quoi ! il se dit prêt à mourir de faim pour le salut des disciples : «J'aimerais mieux mourir que de me laisser ravir cette gloire,» (Ibid., 9,15) et c'est moins pour se glorifier que pour ne pas les humilier ! Jamais, en effet, il ne s'enorgueillit de ses bonnes œuvres, à moins d'y être contraint, par les circonstances; alors même s'appelle-t-il insensé. S'il se glorifie, c'est dans les infirmités, dans les outrages, dans sa compassion pour les malheureux, comme dans ce passage : «Qui est faible, sans que je sois faible moi-même ?» Ces paroles sont supérieures aux périls, et c'est pourquoi il les prononce les dernières, comme une confirmation de tout son discours.

Que sommes-nous devant un si bel exemple, nous qui ne savons pas mépriser les richesses en nous-même ni donner notre superflu ? Paul donnait son âme et son corps pour sauver ceux qui le lapidaient ou le souffletaient. Voilà, disait-il, l'enseignement du Christ, voilà le nouveau commandement qu'il a donné au monde, après l'avoir pratiqué le premier ! Il était roi de l'univers et infini par sa nature; néanmoins, ces hommes qu'il avait créés et qui, en retour de ses bienfaits, l'avaient abreuvé d'outrages, il ne les dédaigna pas : il se fit homme à cause d'eux, il conversa avec les pécheresses publiques et les pharisiens, il guérit les possédés et donna l'espérance du ciel. Insensibles à tant de bienfaits, ces ingrats le souffletèrent, le couvrirent de chaînes, le flagellèrent, l'outragèrent, et finalement l'attachèrent à la croix. Le Christ ne les aima pas moins, et du haut de la croix, il s'écriait : «Mon Père, pardonnez-leur ce péché.» (Luc 23,34) Il introduisit dans le paradis le bon larron, qui naguère l'avait insulté; il fit un apôtre de Paul le persécuteur; il livra enfin à la mort ses propres disciples à cause des Juifs

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

qui l'avaient crucifié. Recueillant donc en nous-mêmes les exemples de Dieu et ceux des hommes, excitons-nous à marcher sur de si belles traces, et marchons à la conquête de la charité, le plus inestimable de tous les dons, qui nous obtiendra les biens du temps et ceux de l'éternité. Puisse-t-il en être ainsi par la grâce et la bonté de Jésus Christ notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.